

Même les loups ne peuvent y vivre

Une histoire vraie ? Sans doute, comme ces reflets que la main peine à saisir dans le cours d'eau, et à peine a-t-on ordonné la battue que des fourrés jaillit un spectre, qui a pour nom Sabino, qu'on a cru mort, et dont la singulière disparition est comme un trou noir au sein d'une histoire soudain collective. Entre le spectre, donc, et avec lui l'ombre désormais éternelle de ses non-assassins, pourtant condamnés - mais ce n'est pas une histoire de renaissance ni de résurrection, ce n'est pas le soleil après la nuit, car chez Sender le réalisme n'est pas magique, il est épidémique, et l'irruption d'un corps étranger dans l'organisme du village bouleverse le fallacieux équilibre, trop chèrement acquis. Ici, l'homme, avant de ressusciter, doit disparaître. Se fondre dans la nature, devenir bête, loup, mousse sur roche, feuille instable mais persistante, simple sujet des saisons. Passer par le chas primitif, inoculer la terre, puis attendre, laisser l'oubli étouffer les félures. L'Empire d'un homme est, originellement, El Lugar de un hombre : le lieu où naître et mourir, autrement dit survivre, ce que fait Sabino, discrètement, pendant seize ans, trois mois et onze jours, sans prévenir, s'absentant au monde et, peut-être, à lui-même, devenant, bon an mal an, monstre légendaire, tarasque invisible, ermite sans voix. De là à en déduire que le lecteur, lui aussi, est un double de ce Kaspar Hauser italien, reclus dans l'ignorance de tout ce qu'a dévasté sa négligente absence, il n'y a que le bruissement d'une page tournée.

Dans les romans de Sender, et c'est là plus qu'un soupçon, quelqu'un, souvent, disparaît. Est-il mort, enfermé, caché ? Reviendra-t-il ? Sous forme humaine, spectrale, mémorable ? Quelqu'un disparaît pour qu'autre chose surgisse, c'est un tour de passe-passe, un pénible escamotage, avec toutefois l'impression que ça ne passe pas, que ça coïncide, on entend un grincement, et si l'on force eh bien on court le risque de voir tout le saint babut gîter et s'écrouler. Mais ainsi il en va, dans les romans de Sender : l'absent a toujours tort, ou mieux, ou pire, l'absent est le tort fait à autrui. Et son retour est aussi inévitable que catastrophique. Il est le refoulé qui par le miracle de son retour devient grande menace. Retournons-nous.

Que voit-on ? Des hommes plus ou moins ligés, qui s'en vont débusquer un freak douteux et éventuellement bicéphale, et l'on se croirait dans un film de Renoir, une battue de campagne, avec des chiens qui lèvent des perdrix, des lièvres qui bondissent, des rochers qui entachent le ciel. Puis la bête est capturée, l'humanité piégée, et avec le refoulé revient aussi l'horreur. Car Sabino, en se faisant passer pour mort, s'est fait passer, à sa négligente insu, pour assassiner. Et qui dit meurtrier dit coupable. On a donc arrêté deux autres hommes, qui à leur tour ont disparu, entre quatre murs, et avec eux l'idée de justice.

Tout manque : le corps du délit, le mobile premier, l'arme du crime. Mais deux hommes sont soupçonnés, arrêtés, et soumis à la « question » jusqu'à ce que, rompus saignés menacés, ils avouent, renonçant au prix de leur survie à cette innocence qui était, croyaient-ils, un dieu. Le roman de Sender, qui jusqu'ici crapahutait entre les roches et tordait à peine la moustache, fait soudain tinter un glas, celui des suppliées - mais toujours avec ce léger pas de côté, cette distance qui n'est ni effacement ni prudence, mais pudeur, oui, la pudeur faite style, parfois enchaînée dans l'ironie, toujours protégée par une étrange douceur, qui semble inextricablement liée à la douleur et à sa vérité.

Comme dans Requiem pour un paysan espagnol, ou Le Roi et la Reine, Ramon Sender travaille son récit au plus près de ses plis, opérant dans les marges, profitant cette fois du traumatisme - du séisme - déclenché par le retour de la bête humaine, pour doubler son récit d'une lecture insidieusement animale de l'histoire. En effet, ici et là, par intermittences et touches diffuses, Sender convoque, sur la scène de sa thauumatologie truquée, des éléments non-humains, lesquels finissent par en dire autant, sinon plus, sur ce qui se joue, se perd, ici. Des oiseaux nommés puputs qui marquent le retour du printemps, des carcasses de mules qui servent de cachettes, des vautours au cou desquels des enfants s'ingénient à suspendre des clochettes, un agneau retenu dans une maille qu'il faudra bien rendre à ses parents, des chiens avides de renchérir sur leur maître et qu'on fait se battre, des porcs soupçonnés d'avoir dévoré un cadavre et dont la consommation rend malade, et jusqu'à cet ours inquiétant qu'exhibe un gitan (« Il est inoffensif ? - Non, il est féroce, mais nous, il nous connaît. ») - toute une ménagerie en apparence anecdotique, digressive, mais dont le lecteur finit bien par sentir, à force d'ombres portées, de grognements répétés, d'envols contrariés, qu'elle est l'étoffe même du propos de Sender : rendu aux hommes, celui qu'on prenait à tort pour un monstre, découvre un monde où « il est mauvais de réveiller le hasard ». Entre le spectre, sortent les bêtes : et l'homme est plus seul que jamais dans son empire.¹

«Car, il n'y a certainement pas d'autre situation dans la vie qui ne soit si étroitement et manifestement reliée à la situation œdipienne que le mariage²».

Besançon le 16/02/2011.

Le roman : **L'empire d'un homme** pourrait bien n'être que celui du très puissant et conservateur **Don Ricardo**³, le potentat du village, affublé de son régisseur. Lequel personnage, à défaut de tout régenter, essaie de tirer un maximum de profit politique de ce qui se passe. Face à lui, les libéraux tentent d'en tirer profit électoralement. Compétition qui souffle sur les braises davantage qu'autre chose certes. Et puis, les préjugés s'en mêlent. Ajoutant une dimension mythique au moindre fait divers.

Tout cela est clair comme de l'eau de roche pour notre auteur des plus perspicaces. On croirait lire du Sainte-Beuve dans le texte. Tant ses textes sont critiques et pertinents surtout.

A moins que ce ne soit qu'un Kemal espagnol. Poésie mise à part. Témoin des vaincus à l'instar de Joan Salés, Ramon Sender ne se limite pas à dénoncer le sort qui est le leur. Il les réhabilite comme personne.

Sans être enviable, le sort des opprimés s'inscrit on ne le peut davantage dans le substratum commun à l'humanité. Il n'a même guère de choses à envier à celui des oppresseurs.

Dans **Le roi est la reine**, déjà c'est le négligeant "nu" d'une femme qui s'imprime dans la tête de tout lecteur masculin. Tandis que dans **L'Empire d'un homme** une femme aussi ne demeure qu'en toile de fond. Là est sa pertinence. Tous deux des personnages des plus attirants.

Contrairement au roman **Le bourreau affable**, si l'on peut dire. La guerre, fut-elle civile, n'empêche nullement les sentiments ni la sexualité, surtout, de faire leurs œuvres. Les circonstances en modèlent toutefois les contours ainsi que le rythme. Tel un orchestre symphonique, chacun joue sa partition, sous la direction du chef Don Ricardo. Dès lors que la vérité se fait jour les cartes se redistribuent. Les uns rasent les murs tandis que d'autres réapparaissent au grand jour. La revanche du serpent à plume en somme.

S'il n'y a pas mort d'homme, la situation qui est faite aux pauvres accusés, est presque plus préjudiciable qu'à celle du soi disant mort. Et Sender de ne pas s'y tromper. Lui qui nous invite à nous s'apitoyer davantage sur leur sort (des survivants), que sur celui du disparu. Lequel une fois revenu déclare n'avoir eu d'autre choix que de partir où alors, précise-t-il, il aurait pu tuer quelqu'un.

L'art du romancier et de nous faire toucher du doigt la place et le rôle de la sexualité dans tout cela. Du poids de la rumeur aussi.

A peine revenu chez lui, Juan entend sa femme lui susurrer à l'oreille : "Maintenant que tout est fini, tu peux me le dire que tu la tuer !" Le doute est la plus pernicieuse des engeances !

Don Ricardo est presque tenu pour responsable de l'erreur judiciaire. Comme si cette faute-là en suggérait d'autres.

L'opinion se retourne contre lui. Sans véritablement profiter non plus à ses adversaires politiques qui n'ont pas non plus fait preuve d'un grand courage lorsqu'il l'eut fallu. Ça ne se commande pas.

Il n'y a que la mère de Sabino qui ne peut envisagé qu'il est pu être la cause de tant de malheurs en cascade. Elle en veut cependant à sa belle-fille d'être plus que probablement la cause d'un tel désastre.

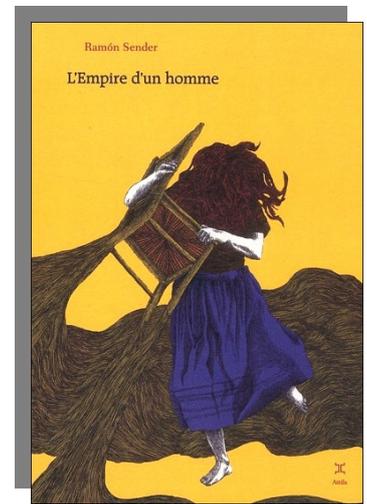
L'épouse se terre. Sabino hésite tout en étant obsédé par l'idée de revoir sa femme. Ce, d'autant que le second mari d'Adela ne vient plus depuis que Sabino est réapparu. Comme s'il le considérait comme étant toujours le vrai mari.

Et puis, il y a ceux qui ont mangé du cochon, ceux qui sont censés avoir fait disparaître le corps du disparu. Ceux-là en veulent aussi à Don Ricardo pour les avoir laissés s'enfermer.

La vie tranquille de cette petite région fut secouée par un fait divers peu banal. Un homme a disparu sans qu'on ne sache véritablement pourquoi ni comment.

Et comme il faut toujours un coupable, on force aux aveux un gars aussi miséreux que la victime.

Etienne.



¹ Postface à **L'Empire d'un homme**, Claro, Paris 2011, Attila.

² Horney Karen, **La psychologie de la femme**, Petite Bibliothèque Payot, 1969, 1981, 2002, 360 p
³ Et non pas celui du héros de cette authentique histoire, à mes yeux. Méaventure rendue plus authentique encore qu'elle ne le fut réellement, par la pertinence de l'auteur.